

PREIS : FR. 4.—

Abel Lurkin.

# *Les Ronces de Fer*

*Petits Mémoires  
d'un Prisonnier de Guerre.*



Éditions Les  
LA RENAISSANCE OCCIDENTALE  
22, rue Cassini — PARIS 6<sup>e</sup>.

plus besoin, parce qu'ils portent tous le même. Ils s'appellent Victime.

## La Frôleuse

L'air mollit. Sur les vagues du vent crépusculaire la langueur douce des jours tièdes glisse comme une caresse fugitive. Là-bas, de l'autre côté des grillages, il y a quelqu'un. Chut ! taisez-vous !

C'est une femme. Une femme ou une fée ? Légère, elle flotte dans le vague de l'espace. Une merveilleuse parure la dissimule à nos yeux. Voyez cette robe couleur de printemps et la mousseline délicate, vraie buée de dentelles dont elle enveloppe sa taille. Ce sont ses cheveux qui laissent flotter ce parfum sylvestre et ses yeux sur lesquels se ferment les paupières de l'ombre clignotent comme des étoiles nouvelles.

N'approchons pas, nous allons l'effrayer. Je sais bien qu'elle s'est habillée pour nous et qu'elle tâche à nous séduire mais, tout de même, nous avons de ces têtes...

Elle n'est pas si belle qu'elle ne nous puisse tenter. C'est une déesse accessible. Nous savons qu'il en descendait jadis de l'Olympe pour venir enjôler les hommes. Mais celle-ci, nous l'avons connue autrefois. Elle ne nous faisait pas le même effet. On avait trop l'habitude de sa présence. Pense-t-on à la femme qui est toujours là ?

Ecoutez, écoutez. Sa voix chuchote à notre oreille

tandis que, de ses mains invisibles, elle déroule les images divines du passé et dévoile les rêves lumineux de l'avenir. Le lourd rideau noir tendu entre la vie et nous s'est écarté doucement.

--- Pauvre homme, que fais-tu là ?

La voix aux inflexions tendres semble plaindre et gémir. Un vent plus frais siffle dans les fils barbelés et derrière les baraquements blafards, des rauquements de sentinelles éraillent le calme enchanté.

--- Te souviens-tu ?... jadis... nous allions ensemble par les chemins. Ma sœur l'Aventure nous conduisait et pour nous les mille tableaux du monde tournaient leur film éternel. Sans te lasser jamais, tu regardais. Mais tu ne peux plus voir. Pour nous les mille voix des gens et des choses chantaient les vieilles rengaines qu'on écoute toujours avec le même vieux plaisir. Mais tu ne peux plus rien entendre. Pour la tentation de tes sens et l'allégresse de ton esprit se jouaient les actes conventionnels et surprenants pour quoi vous autres hommes vous êtes nés. Mais tu ne peux plus rien saisir, ni rien goûter. Tes jours sont pâles et froids comme les feuillets d'un livre de geôle.

--- N'exaspère pas ma détresse ! Va-t-en ! écarte-toi de nous, tu es morte pour ceux qui sont ici.

--- Tais-toi ! Viens, je te rendrai tout ce que tu as perdu, la maison fidèle où s'accrochait la trame de tes heures, les paysages dociles à ton admiration, les bras tendres où se reposaient tes chagrins et le ciel léger et

sensible comme une gaze mouvante des pays du soleil. Romps le sortilège. Tu retrouveras la grâce fière des femmes et leur présence charmante, l'Amour. Viens, je t'apporte l'illusion unique, celle qui n'a point de prix et qu'on paie pourtant de son sang, parce que sans elle rien ne vaut d'être vécu, la Liberté !

L'ombre descend et se fait complice. Elle drape la fée qui nous aguiche et nous frôle avant de disparaître, de s'évanouir le long de la route qui nous heurte du coude :

--- Viens donc, je serai bien gentille...

Les grincements du fifre affligent le silence mêlés aux heurts tonitruants de la grosse caisse. Ils ne peuvent dissiper le charme. La relève de garde s'ébroue dans un vacarme de torrent sans que s'éveille l'attention songeuse. C'est que nous sentons l'Autre, tout près, cachée devant nous dans les plis obscurs du soir.

. . . . .  
L'angoisse des décisions; les doigts froids de la crainte qui empoignent le cœur et se referment sur lui, les mâchoires qui se crispent, les prunelles qui grandissent.

Allons. Les cisailles happent le fer. Sur le sable jaune scintillant de lumière électrique les corps rampent avec une précaution nerveuse. La ligne des ténèbres, les bruyères.

Oh ! l'étouffante griserie des premières minutes ! la folie qui bouscule et enchevêtre les sensations exal-

tées, le halètement saccadé du chien enivré par le fumet du gibier proche, les mains convulsives glissées dans la nuit. Pouvais-je connaître cela ? Moments divins, d'une densité de vie inexprimable. Il semble qu'on ait volé au ciel un morceau de paradis.

Et puis, et puis ce sont les nuits arrachées à la menace, au danger imminent, la lutte, la poursuite, les jours rudes dont l'âpre goût sauvage grise et suffoque, l'inquiétude hagarde du renard traqué.

Mais elle est avec nous. Elle essuie notre front moite et brûlant, elle nous prête des lits de mousse et d'aiguilles de pin, agite sur nos têtes un velum de feuillages, fait couler l'eau fraîche des sources cachées pour nos bouches fiévreuses. Chargée des promesses triomphantes du succès, sa voix nous reconforte et nous soutient. Elle frémit de notre bonheur farouche; par les cris des oiseaux furtifs, elle célèbre notre joie; par la brise nocturne, elle chante notre délivrance.

Viennent les soirs brumeux où le corps moins agile est rebuté par l'étape; les aubes, trempées de gouttes claires où, recrues de fatigue, courbatus et somnolents, on s'allonge n'importe où, dans la lande, au milieu des tourbières, sous un buisson d'épines. L'effort a vidé nos muscles. Fugace ou précis, le danger ne griffe même plus notre énergie. Sur notre âme s'est refermé un lourd couvercle d'indifférence passive, d'inertie bestiale. Saoûls d'épuisement, l'estomac creux et la cervelle bruissante,

nous poursuivons notre marche automatique de chemineaux aux abois.

Brusquement, nous sentons qu'Elle s'est détachée de nous, qu'Elle est partie. Elle se taisait depuis quelques heures, mais nos oreilles sourdes ne prêtent pas plus d'attention au silence qu'au bruit.

Pourquoi nous a-t-elle quittés ? Nos barbes ont poussé et nos vêtements s'effiloquent ; nous sommes malades et laids. Ah ! tu es bien comme les autres...

Reviens. Reste auprès de nous. Nous nous sentons épiés : l'embuscade est proche, mais la victoire aussi. D'où vient ce ricanement et où nous as-tu conduits, gueuse ?

--- Gefang ! Halt ! Hier ! (1).

Putain, va !

### Petits métiers

Comme un morceau de velours vert ajusté au coude du chemin, la prairie rapièce l'uniforme râpé des champs. Elle a poussé trop vite : il faut la couper aujourd'hui pour lui apprendre à revivre. Nous avons pris des faux pour l'effrayer. Mais elle ne s'intimide pas et continue à onduler au souffle de la brise en fronçant son visage large de rides ironiques et lentes. Nous la regardons avec haine.

Debout au milieu de nous, le fusil, accessoire inutile

(1) Prisonnier, halte ! Ici.

posé dans le fossé, la sentinelle nous fait la théorie de la faux et nous initie aux mystères de son fonctionnement. Elle s'escrime dans le vide avec des gestes amples, au milieu de l'inattention générale.

Cette nuit, le vent doucereux de juin a accroché des flocons roses aux bruyères et les voilà coiffées pour un mois ; elles se mirent dans le ruisseau en mica qui longe le pâturage où des veaux nous surveillent en roulant de gros yeux. Des poules aux grâces empruntées descendent prudemment sur la route déserte et jettent un œil en coulisse au cheval de jeu d'échecs qui s'érige au faite du pignon pierreux d'une ferme à toit penché.

Maintenant, la sentinelle nous apprend à aiguïser le fil de l'outil. Tour à tour et précautionneusement, nous caressons la lame d'une pierre oblongue. Le gardien suit ces opérations d'un regard où il entre de l'orgueil hautain, du mépris, de la satisfaction et de la sévérité. Faut-il, en effet que nous soyons bêtes pour ignorer même le maniement d'une faux ? Comment nous a-t-on élevés ? bon Dieu ! et à quoi pouvons-nous être bons ?

Et avec une condescendance très digne il recommence encore une fois.

Los ! A la queue leu leu, chacun à notre tour, nous descendons dans l'arène. Les reins pliés, la nuque brûlée, les bras endoloris, la sueur salée dans les yeux clignotants, nous manœuvrons automatiquement l'instrument de délices.

Un bruit de ciseaux qui coupent du satin. La faux

entame les herbes qui se couchent docilement et forment de petites bordures ton sur ton.

C'est très joli à voir, la fenaison, assis sur un pliant, à l'ombre d'un buisson.

\* \* \*

Il a plu la nuit dernière. Le sous-bois est frais et humide. Un brouillard léger qu'évapore la chaleur fuit entre les troncs, au lointain des futaies.

L'éventail des branches s'agite faiblement. Un arrosoir à lumière disperse des jets de clarté frissonnante sur les feuilles où tremble à peine une goutte oubliée. On entend les bruits vagues et incertains des forêts : l'envol d'un oiseau invisible, le pas léger d'une bête inquiète, l'égoutture d'un rameau, le bris d'une branche morte, les mille bourdonnements d'insectes ivres, toute la vie grouillante du monde végétal. La gamme des odeurs sylvestres monte des mousses et des fleurs tapies, des amas de feuilles moisies, des couches d'aiguilles résineuses. Elle grise comme la fumée d'un alcool, subtile, exquise.

Pardonnez à nos bras, Faunes et Sylvains ! Dans nos mains malhabiles la cognée hésite et meurtrit avant de tuer ; les entailles béent comme des blessures ; la sève pleure au tranchant de l'outil et les racines sectionnées laissent couler des larmes blanches sur les touffes vertes. Mutilés, sapins et bouleaux tombent dans un fracas de taillis écrasés. Froidement, il faut dépecer ces cadavres

d'arbres encore palpitants. Pardonnez-nous, Faunes et Sylvains !

Tout à l'heure, par compensation, vous ferez éclore en nos paumes rougies la blanche floraison des ampoules.

\* \* \*

Les chimistes de Berlin, gens habiles, ont découvert que les racines de roseaux, moulues, pouvaient donner d'excellente farine. En raison de quoi, le « Kriegsministerium » enjoint aux chefs de détachement d'employer les prisonniers à l'arrachage des roseaux.

La cuvette de l'étang noir est posée au bord du chemin pour que les vaches puissent venir à leur aise se laver les pieds. L'eau morte scintille sous le soleil, étoffe aux reflets sombres au centre de laquelle est épinglée une broche ovale de roseaux aux pointes effilées qui se balancent d'un hochement dubitatif et narguent le troupeau modérément enthousiaste de ses futurs bourreaux.

Sur la rive en talus creusée des traces de bestiaux et rongée d'herbes sales les souliers et les sabots gisent tristement à côté de chaussettes flasques. Le pantalon remonté sur les cuisses, la faucille brandie dans la main décidée, on s'aventure d'un air farouche, en vacillant un peu car la vase est onctueuse et molle et les orteils crispés enfoncent, enfoncent profondément avec lenteur et tranquillité tandis que des bulles d'un air fétide viennent crever à la surface. Du bord, la sentinelle encourage de

la voix et du geste. L'eau est tellement sale qu'on n'y distingue pas les pieds hésitants.

A mi-chemin, entre la côte et l'îlot de roseaux, l'homme de tête s'agenouille lentement, le torse raide. Réclame-t-il la bénédiction du ciel sur la moisson future ? Non, et moins héroïque que le paysan du « Gué » de Sully Prudhomme, il ne mouille que le fond de sa culotte.

C'est suffisant pour prouver à la sentinelle renfrognée que la profondeur de l'eau ne permet pas la traversée totale et que les coupes doivent être remises à une date ultérieure.

Tout fait farine au bon moulin, mais à Berlin cette année on ne mangera pas de notre pain.

\* \* \*

Embusquée sous l'auvent de la grange comme un molosse dans sa niche, la locomobile guette, assise sur ses pattes rondes, en soufflant à petits coups une haleine empestée. De temps en temps, elle ouvre une gueule enflammée dans laquelle une pelle se hâte de précipiter les cailloux noirs dont elle se repaît. Alors, son ventre gronde et tressaille et elle secoue sa vieille carcasse avec un frémissement de satisfaction.

Attention ! l'affreuse bête devient enragée. Elle pousse un cri strident, se rue de la grange en la cour de la ferme, démasque une batteuse sur laquelle elle jette un lasso, puis se met à vibrer et à faire tourner à toute vitesse des bielles, des pistons et des roues.

Sa complice, la batteuse, n'attendait que cela pour manifester une étrange fringale. Quel magnifique appétit ! On lui jette des gerbes qui s'engouffrent dans les cavités énormes de ses flancs. Les fenils se vident, les meules se rapetissent. Elle insiste encore, elle réclame toujours. Il est vrai qu'elle digère au fur et à mesure.

Mais quels sont ces êtres hirsutes, noirs de crasse et gluants de sueur, vêtus de sacs, coiffés de sacs et chargés de sacs, qui s'empressent autour des monstres dans le vacarme, les flots de poussière suffocante, l'éparpillage des pailles, le jet circulaire des liens, le tricotement des fourches et les objurgations des hôtes ? Je crois bien que c'est nous.

Et celui-là, à qui la sentinelle décoche gracieusement un coup de botte au bas du dos, simple gratification pour la lenteur avec laquelle il opère. Ne cherchez pas. C'est moi.

\* \* \*

Octobre : tableau sale d'un peintre prisonnier qui n'avait plus que de la terre de Sienne.

Arpenter la plaine, incommodé par un bedon artificiel, le ventre écrasé sous une musette de cuir malodorant, pleine d'une poussière grise. A chaque enjambée, lancer du geste auguste du semeur une poignée de la poudre fertilisatrice qui retombe partout excepté sur le sol : sur le visage qu'elle farde, sur les vêtements qu'elle lustre, sur les souliers qu'elle cendre. Vider son sac, le remplir et recommencer encore jusqu'à ce que les

yeux, la bouche et les oreilles, convenablement plâtrés, refusent tout service et que le crépuscule abaisse sur toutes choses la discrétion de ses tentures opportunes. Cela s'appelle semer de l'engrais et c'est une des plus délicates jouissances que réserve l'arrière-saison.

On a la ressource de se reconforter au spectacle que donnent les confrères, prisonniers employés à d'autres corvées.

Ils sont là, assis sur leurs talons et alignés sur un rang, à la limite d'un champ préalablement éventré par une charrue. On dirait le départ d'une course de culs-de-jatte. A un signal, ils bondissent, s'arrêtent et se mettent à dactylographier avec vélocité !

Hé ! non, ils ramassent des pommes de terre, simplement.

## Lettres

L'humouriste me tendit trois lettres décachetées.

--- « J'ai reçu ces deux-ci en même temps, me dit-il, encore qu'envoyées de pays différents. Quant à la dernière elle est de moi. C'est une réponse. Lisez donc. Nous avons peu de distractions et l'on se divertit comme on peut ».

Je pris connaissance des feuillets offerts. Ils me parurent intéressants parce qu'ils traduisaient avec sincérité des états d'âme peu communs. Je priai l'humouriste de me permettre la transcription de ces pages. Il m'y autorisa sans difficulté.

Les voici, tels qu'en ce jour d'automne, ils furent lus, posément, sans commentaires, mais avec l'émotion secrète que crée la prise de virages d'existence.

## I

Lisolles, le 15 Sept. 1915.

Mon fils, on nous informe du droit qui nous est laissé de t'expédier chaque mois un colis de vivres. Toutefois ce colis ne peut contenir ni viandes, ni pain, ni beurre, ni sucre, ni confitures. Tu trouveras donc cette lettre enfouie parmi des légumes secs. Elle est d'un ton différent de celles, banales et convenues, soumises à la censure. Il m'est doux de te parler enfin, sans témoins.

Lisolles, et ce coin des Ardennes, et peut-être le pays tout entier sont superficiellement paisibles. Le visage immuable de la nature est serein et impassible. Quelques rides de plus, quelques plaies qui saignent encore. La vague destructrice n'est pas revenue battre l'îlot calme d'un archipel tourmenté. Repliés derrière une indifférence pesante et feinte nous attendons.

Matériellement, rien n'est changé. Les blés nouveaux qui ondulaient au vent du midi s'agglutinent en gerbes et le grain retournera à la verre d'où il vient. Mais quelle sera la récolte prochaine ? La vie poursuit son chemin monotone, le long des précipices, parmi les embûches et les méfaits. Petits métiers, petits travaux, petits soupirs. Il y a pourtant une grande pensée. Elle plane, elle flotte,

invisible et toujours présente, immobile au dessus des préoccupations et des soucis. Elle est immense, compliquée et tragique; elle palpite au souffle rauque des poitrines qu'écrase la semelle des bottes.

La maison sommeille, notre maison, ses fenêtres ouvertes sur des verdurees à claire-voie. L'automne rouille déjà les feuillages et les oiseaux se sont tus. Au printemps, innombrables, ils gazouillaient ou flûtaient des notes claires. Des nids pépiaient sous l'abri de haies touffues. Un couple d'hirondelles vint bâtir le sien à grand vacarme dans notre propre chambre. Ces passereaux de bonheur nous réveillaient le matin et fixaient un œil rond sur deux vieux oiseaux taciturnes dont les petits sont absents.

Je suis allé hier au bois du Mont. L'air était doux et calme. Dans le ciel délicat s'accrochait une comète de nuages frangés. Un soleil que je ne voyais pas trouait les frondaisons et jetait des pelletées de lumière sur les hêtres blancs et les nappes de mousse verte. Je regardais ces arbres qui ont vieilli avec moi, je frappais leur tronc de ma canne et le choc sonnait, sec et sourd. Mes années sont gravées là dans les cercles concentriques de l'aubier. Elles sont là toutes, des plus lointaines et des plus floues aux plus éclatantes, aux plus heureuses. Je les détaillais, je les passais en revue l'une après l'autre dans le cadre où elles ont fleuri, sur ce sol que j'ai aimé.

Il y avait celles de mon enfance, courtes et lumineuses; je les contemplais avec une émotion paisible et

religieuse. Il y avait celles de ma jeunesse, capricieuses et enluminées : ce sont elles qui m'ont formé, qui ont fait de moi un homme. Il y avait celles de maturité, de labeur. Je les voyais égales, simples et pareilles, car l'heure présente absorbe bien des peines et toutes ont fui. Elles sont retournées au néant. Il n'en reste qu'une trace légère, le souvenir, le regret voluptueux d'avoir été et la joie forte de revivre en mes enfants.

Car je devinais celle qui s'inscrit aujourd'hui. Sa forme est imprécise encore et elle sinue maladroitement sous l'écorce. Et j'imaginai celles qui viendront demain s'ajouter à celle-là, bourreler la chair de l'arbre, la déformer, la transformer. Ce sont celles que vous compterez.

Je les espère, je les souhaite, je les façonne au gré de ma volonté. Hélas ! je ne sais rien des transformations que vous font subir la course des ans. C'est tout juste si je puis soupçonner vos pensées, me rendre compte de l'évolution lente de vos esprits et de vos caractères. Cette mélancolique et réconfortante satisfaction des pères m'est refusée à la fin du voyage. Vous mûrissez loin de moi, mais je sais gré à l'adversité de tremper vos forces. Chaque jour apporte avec ses déboires ou ses grandeurs quelque occasion de se perfectionner, de penser. Ce sont les seuls mérites qu'on gagne à vieillir et je me suis estimé heureux d'être riche de cette richesse-là. Ces années font une époque et cette époque est une base solide et stable.

Je rêvais à cet avenir fumeux que je redoute pour vous parce que je l'ai craint pour moi et que vous bâtissez lentement en dépit de nous. Soudain le grondement puissant et continu du canon vint mourir à mon oreille. C'est un appel profond et grave qui remue l'obscur conscience des hommes en déclin, sur des longueurs de lieues dans les maisons calmes ou les champs laborieux. Elle leur arrache les mêmes pensées; ces pensées montent, s'évadent vont rôder près de ceux qui combattent et souffrent. Les hommes vieillissent écoutent la bataille invisible et lointaine et leur cœur bat plus fort. Ils espèrent depuis des mois. Ils ont l'habitude.

En cet endroit, de ce même bois du Mont, par un jour de septembre limpide et morose, j'entendis d'autres canons, il y a maintenant quarante-cinq ans. Ecolier en vacances je maraudais parmi les noisetiers quand la voix rauque des pièces d'artillerie cria sa lourde clameur. Elle était rageuse et désespérée. Je l'écoutais avidement, en tremblant, avec un peu d'effroi. Comme le passé est près! Il est là, derrière nous, nous le touchons de l'épaule. Du sang, de l'héroïsme, de la honte qui s'effrite et s'éparpille au souffle du présent.

Je courus à travers champs jusqu'à la maison. Debout, immobiles, mes parents écoutaient. Au bord des chemins, des groupes discouraient à mi-voix, sous un soleil placide. Et des jours pluvieux s'échelonnèrent. Des vols de corbeaux muets glissaient dans les nuées. Le soir, la famille entière se réunissait dans le bureau de mon

père qui lisait des journaux à voix haute. La charpie touffue ne moutonnait plus dans les paniers d'osier; les mots irrémédiables tombaient dans un silence oppressé.

Le culte de la France est une ferveur qui se transmet ici avec une simplicité tranquille et un naturel confiant. Nous tenons à elle par de profondes et mystérieuses attaches. Elle est l'aïeule accorte et gaie qu'on vénère avec tendresse et dont la voix chaude a pris nos cœurs. Elle nous raconte de si belles histoires à nous qui manquons d'idéal! Car nous sommes une nation prosaïque, une association probe de travailleurs honnêtes. Beaucoup de fourmis, pas assez d'écureuils. Des sentiments neutres, moyens et ternes. Nous vivons simplement et peut-être dignement. Mais notre vertu est froide. Elle ne se fait pas remarquer, elle ne tente personne. Nous manquons de brillant.

Cependant, aujourd'hui de l'enclume sanglante jaillissent des étincelles. La Belgique était une petite fille niaise, gauche et un peu criarde. Elle est à l'école de la douleur. Elle se recueille. Il se peut qu'elle grandisse.

## II

Paris, le 12 sept. 1915.

*Ami,*

Voilà déjà quelque temps que je suis sans nouvelles de vous malgré tout le désir que j'aurais eu à vous lire.

Je ne puis que déplorer tous les événements de ces dernières années qui maintenant encore bouleversent tous nos projets, ne nous permettent même pas de nous communiquer les uns aux autres tout ce qu'on aurait à se dire (*sic*). Nos résolutions,

J'ignore donc ce que vous avez pu penser au cours de ces derniers mois. Peut-être craigniez-vous de me faire de la peine ?

Topjours est-il qu'aujourd'hui je me décide à vous apprendre la résolution que j'ai prise, irrémédiablement et que j'aurais voulu vous cacher en raison de votre situation actuelle. Mais il est préférable que je vous mette au courant ne fut-ce que pour vous éviter un retour trop pénible.

Nos relations prennent fin maintenant car je vais me marier. Nous n'aurons donc plus à correspondre. Je vous souhaite d'être heureux. J'ai la certitude de l'être. Je le suis déjà.

### III

Soltau (Hanovre), 3-10-15.

A tout le désir que j'avais de vous lire, amie, il faut ajouter le plaisir cuisant d'avoir su goûter le parfum de votre début épistolaire, attendu depuis des mois avec la philosophie résignée que m'ont tissée les heures comptées aux cadrans germaniques. A tout le désir que j'avais de vous lire, il faut ajouter l'amère jouissance de la réali-

sation de prédictions intimes et le succès triomphant des ironies si légères qu'elles flottent sur la mélancolie comme un voile discret et seyant. A tout le désir que j'avais de vous lire, il faut ajouter la satisfaction où me plongent votre dernière attitude et vos derniers mots : ils sont sans tact, sans esprit et sans délicatesse, ils ne me font même pas souffrir. A tous les plaisirs que j'eus à vous lire, il s'en mêla un d'essence supérieure : je vous lisais pour la dernière fois.

Déplorant les événements, en même temps que vos incorrections syntaxiques, amie, je me disais qu'il serait malséant de geindre. Ils n'auraient servi qu'à éclairer en moi des forces nouvelles, qu'à étayer ma logique, ils n'auraient servi qu'à tremper mon caractère qu'il faudrait les remercier et les bénir. Hélas ! ils ont participé à d'autres conjonctures qui ne vous occupent point et avec raison. Vous êtes faite pour bavarder et non pour penser.

Ces événements que vous qualifiez de déplorables, apportent leur petit boisseau de faits précis. Ils les déposent près de moi, sous mes yeux étonnés et clairvoyants. Je les palpe, les examine, les flaire. Sont-ils coquets ? sont-ils plaisants ? avec leur air bon apôtre. Ils sont pleins d'enseignements et de leçons. Laissez-les moi, amie, ce sont les seuls souvenirs que j'exige de vous. N'en ai-je pas un peu le droit ? Car il m'était revenu, par le canal d'un ami bien intentionné que, déjà, vous aviez vendu mes livres, mes complets et mes chaussures, épaves

d'un passé que vous allez blanchir. Laissez-moi humer la fleur des remarques et cueillir le fruit des évidences.

De quels projets communs faites-vous état ? Où diable avez-vous vu que nous puissions bâtir des projets communs ? Vous aviez vos projets, j'avais les miens. Ils ne ressemblaient pas. Ils ne se ressemblent jamais depuis qu'il y a des femmes et qui parlent aux hommes. Nous nous étions gardés de lier les nôtres. Nous n'en avons tacitement agréé qu'un seul, qui est le fait des amours à terme. Il est trivial et un peu grossier. A toute autre que vous, j'hésiterais à le communiquer mais ceci ne vous choque point et vous convenez avec moi que, se partager équitablement et jusqu'à la saturation, un plaisir vulgaire à la portée de toutes les filles, n'est pas un projet très défini. Nous y employions nos ressources modestes. Mais les termes d'amour sont courts et brefs. La guerre mit bon ordre à tout cela et il manqua un arc à toutes vos cordes.

Nous n'avons rien à nous dire de plus, amie, ou plutôt je n'ai rien à vous dire et je n'ai pas besoin de vous écouter pour vous entendre. Nous sommes deux voyageurs qui attendions des trains différents, en la même salle d'attente : nous avons causé, le temps d'épuiser tous les sujets. Et le train a sifflé qui nous emportait pour toujours. Nous n'allions pas du même côté.

Votre lassitude était prévue, amie. Mais en effet, une courtoisie laborieusement acquise m'interdisait de vous faire part de mes pronostics. J'avais perdu la course

avant qu'elle fut courue, ainsi qu'un jour à Longchamp s'il vous souvient de La Vallière IV. Votre mince amour était resté au poteau-frontière.

Depuis longtemps j'avais la conviction d'être trompé. Ce sont des certitudes qui viennent charmer les loisirs forcés de nos nuits et les occupent. Mais, le sachant je ne craignais nullement de vous faire de la peine en vous assurant de mon édification. Vous aimiez. Une femme qui aime est heureuse et, avec la meilleure volonté du monde il n'est pas possible d'ouvrir de ces peines-là au flanc des femmes heureuses. Enfin la politesse m'obligeait à attendre paisiblement vos aveux. Les voici, complets, définitifs et dénués d'artifice. Tels qu'ils sont ils simplifient bien des choses et votre perspicacité s'é gare.

Car, si tant est que je l'aie été, je ne suis plus tout-à-fait semblable à l'image que vous vous faites de moi. Aujourd'hui vous vous adressez à un homme qui est venu de la guerre durcir dans un camp de prisonniers et faire l'apprentissage du malheur. Il y est passé maître. Le vent du Hanovre a fait tomber ses cheveux et ses illusions puériles. Vous vous adressez à un homme qui vit dans l'attente et le recueillement de la vie intense et énorme de la Patrie et non de la vie médiocre et futile d'une petite femme sans vertus. Il est si petit, ce malheur dont vous voulez le toucher, si mesquin et si chétif, qu'il ne s'arrête qu'un moment pour en parler, brièvement, avec un mépris amusé.